

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

XXI

LE BOUTON D'ARGENT

Pendant que le voyageur, sauvé par Claudin, activait de la voix et de l'éperon son cheval hongrois, pas un mot ne fut échangé entre lui et son jeune compagnon.

De temps en temps, l'enfant tournait la tête afin de voir si quelque Tzigane ne tentait pas de les poursuivre ; mais il aperçut seulement et d'une façon indécise, à travers le brouillard, un homme courant à travers la campagne, et il crut reconnaître le chasseur. Lui aussi fuyait, épouvanté, la troupe misérable au milieu de laquelle il avait vécu si longtemps.

Le jour se levait quand les sabots du cheval sonnèrent sur le pavé d'un gros bourg ; quelques ménagères se montraient aux fenêtres, poussant les contrevents avec la demi-nonchalance qui suit un réveil incomplet.

La plus belle auberge prenait un air accueillant sous la figure d'un gros homme rubicond faisant honneur à sa cuisine.

Le cavalier arrêta sa monture devant la porte, sauta à bas de son cheval ; l'enfant se laissa glisser sur la croupe, et se trouva à terre en même temps que son compagnon.

— Monsieur reste-t-il ici ? demanda l'aubergiste.

— Une heure ou deux. Veuillez m'ouvrir une chambre et me servir un déjeuner passable.

Les façons élégantes du voyageur, la beauté de son cheval assurèrent l'aubergiste de la fortune de son client. Ce qu'il s'expliquait moins, c'était le costume misérable et la figure pâle du garçon monté en croupe derrière lui.

Au moment où le chasseur, fouillant dans la garde-robe de la maringote, en tira le vêtement dont Claudin allait couvrir sa défroque de Bohémien, l'enfant ne se rendit pas compte de l'étrangeté de son nouvel accoutrement.

La veste du chasseur, faite d'un drap brun roussi par un long usage, avait subi mainte déchirure dans les halliers ; un lambeau manquait même sur la poitrine. Ses gros boutons, jadis argentés, étaient ternis par l'usage ; elle flottait autour du corps de Claudin comme une houpelande, et arrivait jusqu'à ses genoux.

Claudin faisait vraiment pitié.

Son compagnon le poussa doucement vers la salle dont l'aubergiste venait d'ouvrir la porte, puis il demanda une plume, de l'encre et du papier.

— Vois-tu, petit, fit le voyageur il s'agit maintenant de punir les misérables qui t'ont volé et qui ont failli t'assassiner cette nuit.

— Vous allez les dénoncer, monsieur ?

— Certes !

— Mais alors je serai perdu.

— Pourquoi ?

— Ne faisais-je pas partie de la troupe ?

— Tu n'étais que la victime de ces bandits.

— Qui le prouvera, monsieur ?

— Moi, à qui tu as sauvé la vie.

— Oui, vous le direz généreusement, et on vous croira. Mais pour avoir refusé de me rendre complice d'un assassinat, en serai-je moins suspect ? Pensera-t-on que j'aie pu vivre si longtemps au milieu de voleurs, sans aider à leurs rapines ? On pensera : il a reculé devant un meurtre, mais sa conscience criait moins quand il s'agissait de maraude... Je serai dé-honoré dans l'esprit des juges... Et si on fait le procès des bohémiens, si les journaux le racontent, si on les lit au pays que ma mère habite, songez, monsieur, à son désespoir... Et ce n'est pas tout. Dans cette bande se trouvait un homme, mon protecteur, celui qui a sellé votre cheval et a ménagé notre fuite... On le cherchera, on le trouvera, et je ne sais pourquoi il a peur de la justice... Oh ! monsieur, ne dénoncez personne, ayez pitié même des misérables... Rendez-moi à ma mère, sans que mon nom soit prononcé en justice ; qu'on ne poursuive ni les Tziganes, ni le chasseur... ni Mathia qui, là-bas, m'a servi de mère.

Le jeune homme repoussa le papier et l'encrier que venait d'apporter l'aubergiste. Les raisons de Claudin lui semblaient justes.

— Qu'ils soient pendus ailleurs ! fit-il. Après avoir déjeuné nous gagnerons une station, et, avant six heures, nous nous trouverons chez moi.

— Et ensuite, monsieur ?

— Tu rejoindras ta mère.

— Seul ?

— Non, je veux lui dire moi-même combien je te dois de reconnaissance.

— Oh ! merci, dit le jeune garçon.

— Craindrais-tu que, sans ma présence, elle te soupçonnât d'avoir mal vécu durant les longues années de votre séparation ?

— Non, répondit l'enfant, quand elle me regardera en face les yeux dans les yeux, elle comprendra que je reviens digne d'elle, digne de mon père.

— Que faisait-il, ton père ?

— Oh ! c'est vrai, monsieur, vous ne me connaissez pas, vous ne savez rien de mon histoire. Mon père était garde-chasse, et le dernier souvenir qui se rattache à ma vie d'enfant, avant le jour où Germas m'enleva dans le bois, est celui de l'assassinat de mon père... Une nuit, ne le voyant pas revenir, ma mère quitta la maison. J'étais bien petit, mais je me souviens de cette scène terrible comme si elle était d'hier. Deux heures plus tard ma mère rentra portant sur son dos un cadavre...

— Retrouva-t-on l'assassin ?

— On le poursuivait quand les bohémiens m'enlevèrent.

— Et ton père t'aimait ?

— Mon père était le meilleur des hommes, et ma mère la plus sainte, la plus courageuse des femmes. Je comprends mieux ce qu'elle valait, maintenant que j'ai vécu entre des tireuses de bonne aventure, des voleuses et des danseuses de corde. Tenez, monsieur, il existe un être qui fut pour moi plus cruel encore que le meurtrier de mon père, c'est celui qui m'enleva à ma famille, qui me vola les baisers de ma mère, les caresses de mes sœurs, l'exemple de mes frères ; oh ! celui-là, que Dieu le châtie !

— Mon pauvre enfant, tout se paie et s'expie ; songe à ceux que tu aimes, et demande au ciel de les retrouver tous.

— Tous ! vous m'effrayez, monsieur, je n'avais pas songé qu'il pût manquer un des petits de la couvée... Je les aimais tant, je les ai si bien revus dans le souvenir, pendant les longues nuits passées sans dormir sous la tente des bohémiens, que jamais l'idée ne m'est venue que l'un d'eux pouvait mourir... Si, j'ai souvent tremblé pour Claudine, ma jumelle. Il y a quelque temps, je souffrais même d'une façon si cruelle à la poitrine que je m'imaginais qu'elle devait être malade... Oh ! monsieur ! monsieur ! nous arriverons vite, n'est-ce pas ?

— Bien vite chez moi, du moins, mon enfant. Mais toi, où habites-tu ?

— Près de la Ferté.

— La Ferté, ce nom est vague, mon enfant ; s'agit-il de la Ferté-Gaucher, de la Ferté-sous-Jouarre, de la Ferté-Macé ?

L'enfant secoua la tête.

— Je ne sais pas, dit-il ; on disait la Ferté.

— Oh ! quand nous devrions aller dans chacune de ces villes, nous trouverons bien. La France n'est pas si grande ! et j'ai visité assez de pays pour ne point regretter de fouiller le mien.

Tandis qu'ils causaient, le train marchait.

Claudin se penchait, de temps en temps, à la portière, afin d'admirer le paysage, peut-être aussi avec la vague espérance de reconnaître son village parmi tous ceux que dépassait le chemin de fer.

Ils arrivèrent, au milieu de la nuit, à une gare de petite ville. Une voiture d'hôtellerie, faisant le service "à volonté" dans les environs, se trouvait là ; le jeune homme y monta en disant au cocher :

— Manoir de Haute-Bise.

Le cocher se retourna d'un air surpris, rassembla les rênes, et la voiture fila sur la route.

Le clair de lune était magnifique, et le chemin traversé par les voyageurs semblait coupé au centre d'une forêt. Les senteurs plus âpres des arbres et des plantes se dégageaient au souffle de la brise. Le jeune homme s'abandonnait à une sensation de bien-être indéfinissable. Après avoir parcouru tant de pays divers, le besoin de repos lui venait-il ?

La prédiction de la jeune Tzigane lui traversait-elle l'esprit, et pour la première fois depuis de longues années, sentait-il renaître dans son âme les fleurs de l'espérance ?

La satisfaction d'arracher un enfant à une situation terrible, le bonheur de se sentir vivre quand on vient de courir un grand danger, tout se réunissait pour remplir son âme de sentiments plus doux que d'habitude, et bannir de son cœur l'amère tristesse des souvenirs. De ses chagrins passés, nul n'avait été le confident, et le renouveau qui commençait dans cette âme, jadis cruellement frappée, resterait pour tous un secret, comme l'avait été sa douleur.